



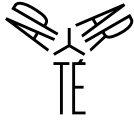
SWING

A BENNY GOODMAN STORY

PIERRE
GENISSON

BBC CONCERT ORCHESTRA
KEITH LOCKHART

AD
TE



Enregistré par la BBC au BBC Maida Vale Studio 1 du 10 au 13 septembre 2018, et le 3 décembre 2019 au Conservatoire de Puteaux.

Pistes 14-16 : Marc Bouchkov *violon*, Natacha Kudritskaya *piano*

Direction artistique : Neil Varley

Ingénieur du son : Drew Leckie et Franck Jaffrès (14-16)

Postproduction : Franck Jaffrès (Little Tribeca), assisté d'Aurélié Martin

Éditeurs / *Publishers* Boosey & Hawkes Music Publishers (2-3), Boosey & Hawkes Music Publisher Corrected edition 1991 (5-7), Warner Chappell Archive Catalogue distributed by Maecenas Music Limited (9-11).

Photos par Emma Pick

Stylisme : Julie Basselin

Crédits photo p. 4 : DR

[LC] 83780

AP218 © BBC - Little Tribeca 2019 © Little Tribeca 2019

1 rue Paul-Bert, 93500 Pantin, France

apartemusic.com

1.	Louis Prima , <i>Sing, Sing, Sing (with a Swing)</i>	3'39
2-3.	Aaron Copland , <i>Concerto for clarinet, string orchestra and harp</i>	
	I. Slowly and expressively	8'57
	II. Rather fast	8'11
4.	Fred Fischer , <i>Chicago (That Toddlin' Town)</i>	3'54
5-7.	Leonard Bernstein , <i>Prelude, Fugue and Riffs for solo clarinet and jazz ensemble</i>	
	I. Prelude	1'46
	II. Fugue	1'48
	III. Riffs	4'26
8.	Cliff Burwell , <i>Sweet Lorraine</i>	6'10
9-11.	Igor Stravinsky , <i>Ebony Concerto for clarinet and jazz ensemble</i>	
	I. Allegro moderato	3'14
	II. Andante	2'12
	III. Moderato con moto	3'40
12.	Edgar Sampson , <i>Stomping at the Savoy</i>	3'34
13.	Ben Bernie & Maceo Pinkard , <i>Sweet Georgia Brown</i>	3'04
14-16.	Béla Bartók <i>Contrasts for violin, clarinet and piano, Sz 111</i>	
	I. Verbunkos (Recruiting Dance)	5'12
	II. Pihenő (Relaxation)	4'32
	III. Sebes (Fast Dance)	6'57



A Benny Goodman Story

Il y a cent-dix ans, le 30 mai 1909, naissait dans le quartier juif et déshérité de Chicago, Benjamin David (dit « Benny ») Goodman. Neuvième d'une fratrie de douze enfants issue d'une famille d'immigrants russe, le clarinettiste allait devenir à l'aube de ses trente ans, à l'image de Louis Armstrong, Glenn Miller, Duke Ellington et autres Miles Davis, l'une des immenses stars mondiales du jazz.

Homme populaire, Benny Goodman avait le sens des affaires ; par ailleurs, étant « juif et riche »¹, il se trouvait d'autant plus vulnérable – plus encore peut-être que certains de ses collègues blancs – à des critiques arbitraires et injustes dirigées tant contre lui personnellement que contre son jeu. Certes, d'un « dictionnaire de jazz » à l'autre, les attaques cessèrent peu à peu. Une indifférence polie se substitua aux chroniques assassines fustigeant « le chef d'orchestre de race blanche... à la réputation non méritée, [à] la sonorité... pas

belle, [au] style... mièvre, mécanique, dépourvu de sensibilité et de l'esprit musical noir »².

Travailleur acharné, Benny Goodman montrait alors peu d'intérêt pour la composition de musique « savante » ou pour l'interprétation swinguée de pièces classiques – bien qu'il ait enregistré, en 1941, le *Caprice n° 24* de Paganini, et *Pierre et le Loup* de Prokofiev un an plus tard. Dans les années 1930, à la suite d'un défi lancé par son ami et beau-frère, le producteur John Hammond (altiste amateur à ses heures) Benny Goodman devint, sans renier le jazz pour autant, l'interprète exclusif d'une dizaine d'œuvres classiques tant patrimoniales que contemporaines. Intrépide et exigeant, au faîte de son art et alors au sommet de sa gloire, il n'hésita jamais à se mettre en difficulté : venu du monde du jazz, il s'astreignit à la technique classique auprès de grands maîtres comme Reginald Kell³, s'essayant à la technique « double lip » (embouchure avec les deux lèvres pincées, au lieu d'une seule) et

¹ Jean-Pierre Jackson, *Benny Goodman*, Actes Sud Beaux-Arts/Classica, 2010.

² Hugues Panassié, *Dictionnaire du Jazz*, Paris, Albin Michel, 1980, p.122-124.

au vibrato classique. Malgré des résultats parfois en deçà de ses espérances, Benny Goodman se révélera un musicien complet, souvent passionnant, face à un public de plus en plus large.

Ainsi, il interpréta dès 1935 le Quintette avec clarinette de Mozart à l'occasion d'un concert privé, avant de le graver au disque en 1938 avec le Budapest String Quartet, et de le donner en récital la même année au New York Town Hall pour son premier récital public. Bien plus tard, en 1968, Goodman joua et enregistra, sous la direction de Charles Munch et aux côtés du Boston Symphony Orchestra, le Concerto de Mozart. Cependant, loin de se limiter au répertoire établi, Benny Goodman s'intéressa également de près à la création contemporaine : il commanda à Béla Bartók ses *Contrastes pour violon, clarinette et piano* en 1938 ; la création eut lieu l'année suivante au Carnegie Hall, avec Béla Bartók au piano et Joseph Szigeti au violon. Cette œuvre en trois mouvements intègre, dans une structure formelle assez libre, plusieurs airs de danses

traditionnelles hongroises et roumaines. L'ensemble, très exigeant techniquement, fit dire à un critique du New York Times, le lendemain de la création, que Bartók n'avait « épargné ni les doigts, ni les oreilles, ni les lèvres des interprètes ». En 1941, il se tourna vers Darius Milhaud, à qui il commanda un concerto, qu'il créa au cours de l'année. À la fin des années quarante, il fit de même avec Aaron Copland et Paul Hindemith. Le *Concerto pour clarinette, orchestre à cordes et harpe* de Copland, composé entre 1947 et 1949, fut créé en novembre 1950 à New York avec le NBC Symphony Orchestra, sous la direction de Fritz Reiner. L'effectif de cette pièce peut sembler étonnant : Aaron Copland indiqua à ce propos que, faute de percussions, il fit appel à diverses techniques instrumentales (claquements de basses de la harpe, cordes frappées avec l'archet) pour simuler les effets jazz.

Benny Goodman donna également au disque les concertos de Weber et de Nielsen, et joua par ailleurs les œuvres de Brahms, Beethoven ou encore Debussy. Dédicataire

³ Reginald Kell (1906-1961) avait été, avant d'émigrer pour les États-Unis, clarinettiste principal de la Royal Philharmonic Society, mais aussi de l'Orchestre philharmonique de Londres, de l'Orchestre philharmonique de Liverpool ou encore du Royal Philharmonic Orchestra. Il fut également professeur à la Royal Academy of Music.

des *Dérivations pour clarinette et ensemble* (1955) et du *Prelude, Fugue and Riffs* de Leonard Bernstein⁴ (1949), il devint peu à peu l'interprète privilégié d'un certain nombre d'œuvres contemporaines majeures. Il créa ainsi la *Sonate pour clarinette et piano* de Francis Poulenc au Carnegie Hall en 1963, et enregistra deux ans plus tard, avec Stravinsky lui-même son *Ebony Concerto*, composé en 1945 pour Woody Hermann, et créé un an plus tard. Inspirée du blues, ainsi qu'on peut l'entendre dans son mouvement lent, et pensée comme un *concerto grosso* version jazz, cette œuvre de Stravinsky porte pourtant, par sa grande complexité métrique et sa puissance rythmique, toute la patte du compositeur russe.

En suivant, en sens inverse, le cheminement musical du clarinettiste américain, ce disque s'empare d'abord de la dimension classique du legs de Goodman en reprenant quatre œuvres composées entre 1938 et 1955 et issues de la plume de Bartók, Stravinsky, Copland et Bernstein – quatre des cinq pièces embléma-

tiques du répertoire de Benny Goodman regroupées dans la Collector's Edition, avec les *Dérivations pour clarinette et orchestre* de Morton Gould.

Le parcours atypique de Benny Goodman que retrace cet album, nous oblige à reconsidérer le rôle particulier et quelque peu occulté qu'il joua sur la scène du jazz. En effet, de nombreux clarinettistes, à l'image de Buddy DeFranco mais aussi de Ken Peplowski et d'Eddie Daniels, savent ce qu'ils doivent au musicien et au styliste hors pair que fut Benny Goodman.

Néanmoins, il ne faut pas oublier le paisible transgresseur qu'il fut dans la société corsetée de son temps. Sous des allures d'homme tranquille, Benny Goodman s'est conduit toute sa vie avec intégrité et honneur, en vrai *mensch*. Non content d'affronter les interdits raciaux avant l'heure, en imposant des artistes noirs, Billie Holiday, Teddy Wilson ou Lionel Hampton, en donnant une chance inouïe à Gene Krupa, Harry James ou Charlie Christian,

⁴ Initialement composée à l'intention de Woody Herman et de son jazz band en 1949, cette œuvre ne fut jamais créée par lui : Benny Goodman en donna finalement la première performance en 1955, sous la baguette du compositeur. Tirant ses racines dans le jazz et le blues, ce triptyque articule également des éléments structurels et formels empruntés à la musique classique.



il fut aussi celui qui ouvrit au jazz les portes du temple de la musique dite « sérieuse » qu'était alors Carnegie Hall, lors du fameux concert donné à New York en 1938 : il semblait jusqu'alors impensable d'y faire entendre les standards de cette musique déconsidérée, malgré le succès que ceux-ci rencontrèrent et auquel Benny Goodman contribua par ses enregistrements. Ce concert mémorable, réunissant les musiciens de Benny Goodman, mais aussi ceux des orchestres de Count Basie et de Duke Ellington, fut couronné d'un succès critique et public remarquable : les interprétations de « Stompin' at the Savoy » (composé en 1934 par Edgar Sampson) et « Sing, Sing », marquèrent particulièrement les mémoires. Morceau redoutable, cette dernière pièce repose sur la complicité exclusive du clarinettiste et de son batteur, et contribua à consacrer Benny Goodman « King of Swing ». Avec des pièces comme « Chicago » ou encore « Sweet Georgia Brown », également présentes sur ce disque dans une version arrangée par Bruno Fontaine, elles firent partie des titres emblématiques de Benny Goodman, figurant parmi les tubes permanents de son orchestre de 1937 à 1978.

Benny Goodman fut l'archétype de ces musiciens curieux, inlassables défricheurs, dont la soif insatiable de découverte n'a eu de cesse de nourrir leur inspiration : échappant à toute catégorisation, cette figure inclassable marqua toute une génération d'interprètes désireux de voir les murs tomber. À son instar, Duke Ellington, admirateur de Debussy, Charlie Parker, grand admirateur de Hindemith, Dizzy Gillespie, qui a été inspiré par la musique cubaine, et d'autres comme Miles Davis ou Winton Marsalis, ont assez vite compris que classique et jazz ne sont pas incompatibles. Ainsi, les artistes classiques contribuent, en fréquentant à leur tour le jazz, à battre en brèche l'idée reçue qu'il existe une béance entre « grande musique » et musique de jazz.

Né en 1986, précisément l'année de la disparition de celui qui fut l'un de ses « beaux modèles », Pierre Génisson nous rappelle à travers cet album la mesure d'une stature dont l'aura rayonne aujourd'hui encore.

Jean-Jacques Taïb



A Benny Goodman Story

A hundred and ten years ago, on 30 May 1909, Benny (Benjamin David) Goodman was born into a poor Russian Jewish immigrant family in Chicago, Illinois. He studied music at the synagogue, soon showing an aptitude on the clarinet. He led his first band in 1934, and by the time he was in his early thirties he had become one of the great names of jazz, alongside the likes of Louis Armstrong, Glenn Miller, Duke Ellington and Miles Davis.

Benny Goodman was a popular man, with a flair for business; furthermore, being “a Jew and rich” made him even more vulnerable than his white colleagues to biased criticism, aimed at him both personally and as a musician.¹ He was the butt of damaging attacks: one critic considered his reputation as a bandleader unjustified and deemed him a “detestable” clarinetist, with no flair for melody, sterile

intonation, and playing that was “mechanical”, “tiresome”, and lacking “the feeling, the soul of the great coloured clarinetists”.² Fortunately those attacks gradually disappeared, giving way to a polite indifference. Audiences meanwhile were constantly enthusiastic.

For some years Benny Goodman showed little sign of interest in composing “art” music or playing swing versions of classical pieces.³ Then, in the mid-1930s, when he was at the peak of his success, he took up a challenge from his friend and brother-in-law, Columbia producer John Hammond, who was also an amateur violist, and while continuing to play jazz, he began to perform works from the classical repertoire. The two years of instruction he had received at the synagogue in his youth from the classically trained clarinetist Franz Schoepp (who was a member of the

¹ See Jean-Pierre Jackson, *Benny Goodman*, Actes Sud, 2010

² Hugues Panassié, *The Real Jazz*, 1st edition, New York, 1942

³ He did, however, record Paganini’s *Caprice* no. 24 with his band in 1941, and Prokofiev’s *Peter and the Wolf* in 1942.

Chicago Symphony Orchestra) stood him in good stead, and he continued to improve his classical technique through study with Reginald Kell who, before moving to America, had been the principal clarinetist in leading British orchestras, including the London Philharmonic, and had taught at his alma mater, the Royal Academy of Music. Benny Goodman thus learned and mastered, for instance, the double lip embouchure, and classical vibrato. And – although, as a relentless perfectionist, he was not always satisfied with the results – he became a complete musician, and the first famous jazz musician to achieve success as a concert artist.

In 1935 he played the Mozart Clarinet Quintet at a private concert; in 1938 he recorded it with the Budapest String Quartet, before presenting it with them at New York Town Hall in November of the same year: his first public recital. (Much later, in 1968, he was to perform and record the famous Mozart Clarinet Concerto with the Boston Symphony Orchestra under Charles Munch.) Also in 1938, he commissioned Béla Bartók to write *Contrasts*, a three-movement trio for piano,

violin and clarinet, and gave the première at Carnegie Hall early the following year, with Bartók at the piano and Joseph Szigeti on the violin. This work, incorporating Hungarian- and Romanian-style dance themes, is extremely demanding technically, especially for the violin and the clarinet, with the clarinet part “spectacularly taxing” (as one critic has described it). In 1941 Benny Goodman commissioned and performed Darius Milhaud’s Clarinet Concerto, then in the late 1940s similar works from Aaron Copland and Paul Hindemith. Copland’s Concerto for clarinet, string orchestra and harp, composed between 1947 and 1949, received its first public performance in New York with the NBC Symphony Orchestra conducted by Fritz Reiner in November 1950. The composer wrote of this work: “The instrumentation being clarinet with strings, harp, and piano, I did not have a large battery of percussion to achieve jazzy effects, so I used slapping basses and whacking harp sounds to simulate them.”⁴

Benny Goodman also performed the clarinet concertos of Weber and Nielsen, and works by Brahms, Beethoven, Debussy, and others. Morton Gould’s *Derivations* for solo clarinet

⁴ Aaron Copland and Vivian Perlis, *Copland: Since 1943* (New York, St Martin’s Press, 1989)

and dance band of 1955 is dedicated to him. That same year, he premièred, with the composer conducting, Bernstein's *Prelude, Fugue and Riffs*, a triptych for solo clarinet and jazz ensemble, of which he is also the dedicatee. The latter was originally written for Woody Herman and his band in 1949, but was never performed by them. The title brings together the worlds of classical music and jazz, and we notice that, although the piece is thoroughly rooted in jazz ("hot" swing, blues), the composer makes clever use of traditional classical elements in the music's construction.

In 1963 Goodman gave the first performance of Poulenc's Clarinet Sonata at Carnegie Hall with Bernstein at the piano. Then in April 1965, with the Columbia Jazz Ensemble, he recorded Stravinsky's *Ebony Concerto* (composed in 1945 for the Woody Herman band, and premièred by the same the following year). Stravinsky explained that the title of the work refers to Africa (and not to the clarinet, as one might suppose), because "the blues mean African culture to me".⁵ He decided to create a jazz-based version of a *concerto grosso*, with a blues section for the slow movement; he also

added the horn and harp, instruments not normally found in a jazz ensemble.

The four works by "classical" composers presented in this tribute to Benny Goodman – Bartok's *Contrasts*, Stravinsky's *Ebony Concerto*, Copland's *Concerto for clarinet, string orchestra and harp*, and Bernstein's *Prelude, Fugue and Riffs* – are included on the Benny Goodman Collector's Edition.

Benny Goodman played an important role in jazz, and one that has all too often been underestimated. With his exceptional qualities as a musician and stylist, he has had a huge influence on jazz clarinetists past and present: Buddy DeFranco, for instance, and more recently Ken Peplowski, and especially the extraordinary Eddie Daniels, who is not only a brilliant jazzman, but also a compelling interpreter of composers such as Brahms, Vivaldi and Weber. All of these jazz musicians, and others, are aware of their debt to him.

In the strict society of his time, Benny Goodman was also a peaceful transgressor of rules. A quiet man, he was throughout his

⁵ See Igor Stravinsky and Robert Craft, *Dialogues and a Diary* (London, Faber and Faber, 1968)

life a man of integrity and honour. He helped racial integration in America. In the early 1930s black and white musicians were not allowed to play together in most clubs and concert halls. Goodman forced white audiences to accept black artists, such as the singer Billie Holiday, pianist Teddy Wilson, and vibraphonist Lionel Hampton. He also boosted many musicians' careers: he turned the spotlight on Gene Krupa (drums), for instance, and Harry James (trumpet), Charlie Christian (guitar)...

Goodman's success as an icon of the "Swing Era" prompted Time magazine in 1937 to dub him the "King of Swing." And on 16 January 1938 he brought a new level of recognition to jazz with the first-ever jazz concert at New York's prestigious Carnegie Hall. For that concert he invited musicians from the Count Basie and Duke Ellington bands to join the Benny Goodman band and form the first jazz band ever to play in that sanctum of musical respectability.

Both critical and public reception of that concert was outstanding. The programme included the emblematic "Stompin' at the Savoy", composed in 1934 by Edgar Sampson, and "Sing, Sing, Sing" (1936, Louis Prima), the

instrumental version of which was the *pièce de résistance* of Goodman's band from 1937 to 1978. Relying exclusively on the complicity between the clarinettist and his drummer, the latter piece represents a formidable challenge. Both "Stompin' at the Savoy" and "Sing, Sing, Sing" are heard on this recording, together with three other jazz standards and Goodman hits: "Chicago" (composed by Fred Fisher, published in 1922), "Sweet Lorraine" (music by Cliff Burwell, published in 1928) and "Sweet Georgia Brown" (composed in 1925 by Ben Bernie, Maceo Pinkard and Kenneth Casey). These pieces were arranged by Bruno Fontaine, who also plays the piano on this recording.

Benny Goodman died in New York in 1986, the year Pierre Génisson came into the world in Marseille. With this admirable tribute to the man he regards as one of his "finest inspirations", the young French clarinettist reminds us of the true stature of this great figure of American jazz.

Jean-Jacques Taïb

Adaptation by Mary Pardoe



À toi, qui veilles maintenant de là-haut.

Il me tient à cœur de remercier chaleureusement toutes les personnes qui ont contribué par leur talent, leur professionnalisme et leur énergie à la création de ce disque.

Au premier rang desquels

Bruno Fontaine pour son amitié, son talent infini et ses arrangements, à la genèse de cette aventure,

La BBC et le BBC Concert Orchestra

Keith Lockhart, Andrew Connolly, Neil Varley, Drew Leckie avec qui ce fut un grand plaisir de collaborer.

Je remercie pour leur fidélité et leur confiance renouvelée depuis de nombreuses années :

Le label Aparté : Nicolas Bartholomé, Jean-Hugues Allard pour m'avoir suivi dans ce projet fou, Franck Jaffrès et Aurélie Martin pour leurs oreilles et leur patience d'or, Olivier, Marc, Florian, Justine, Leïla, Amandine pour leur grande efficacité.

Philip de La Croix, pour son amitié, son soutien et son énergie infaillible depuis le début,

Ma très chère Ludmilla Sztabowicz.

La famille Buffet Crampon, que je suis fier de représenter.

Merci donc à Jérôme, Isabelle, Philippe, Nadia, François B., François K., Florent, Baptiste, Éric, Angeline, Greg, Giancarlo et tous ceux que je ne peux citer.

Vandoren Paris, Emmanuel, Laurent, Marie-Aude, Quentin, Pablo, Martin, Clara, Jean-Marie, Jean-Louis, Nathalie...

Jean Jacques Taïb pour la justesse de son texte.

Julie Basselin pour sa vision et ses précieux conseils, ainsi qu'Emma Picq pour son immense talent.

Enfin, toutes les personnes que j'aime et qui m'entourent au quotidien :

Magali, Maud, Dash, Suzanne, Edgar, Bingxia, Alain et Catherine, Marielle, Sally, Déa, David, Julien, Daniel, Antoine, Anna, JC, Emma, Jean-Baptiste, Karine, Seb, Jean-Michel, François, Xavier, Daniel W., toute l'équipe du festival Musique et Vin, toute ma famille et tous ceux (nombreux !) que je ne peux citer.

Pierre Génisson


**BUFFET
CRAMPON**
PARIS

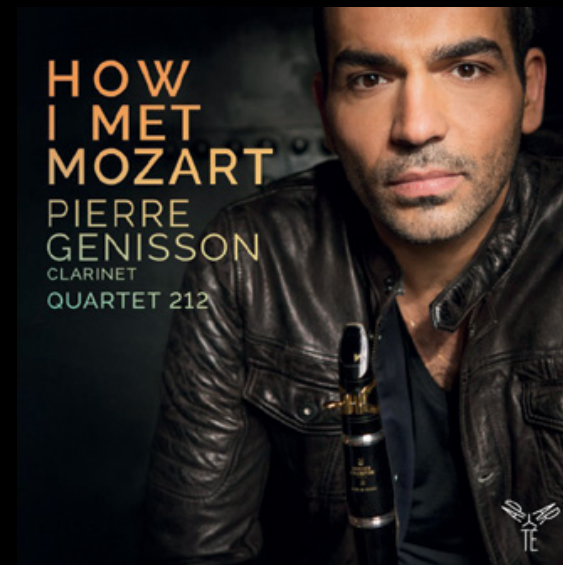

Pierre Genisson
joue une
clarinette
LÉGENDE



LÉGENDE

pierregenisson.com

Also available - Également disponible



apartemusic.com